

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 4

Artikel: La dernière leçon du professeur Clasius : nouvelle : [1ère partie]
Autor: Blondel, Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lade; il a obtenu son congé et est parti ce matin pour Lausanne. S'il te fait une visite, ne lui fais pas mauvais visage.

Nous avons eu ce matin le service divin sur la place publique. La chaire de verdure a été construite par nos sapeurs en deux heures de temps. C'est M. Oltramar, de Genève, qui a prêché. Son sermon était très beau, mais pas à la portée de beaucoup de ses auditeurs. On a procédé ensuite à une collecte en faveur des paysans fribourgeois qui ont le plus souffert de la guerre. Nous avons assez de pauvres chez nous; cela n'a pas empêché chacun d'y contribuer pour sa part.

Il est vraiment étonnant que l'on n'ait pas de nouvelles de Lucerne. Il paraît que le général Dufour veut agir là comme à Fribourg, c'est-à-dire forcer la ville à se rendre sans coup férir. C'est son système; mais cela ne devrait pas exclure les nouvelles.

Je tombe de sommeil. Adieu, bonne nuit. Réponds-moi tant que tu pourras, car je m'ennuie fort.

Ton fils.

Lausanne, le 22 novembre 1847.

Mon cher fils,

Il paraît que les choses tournent au bien, car le n° 5 de réserve est rentré hier, dimanche, et le bataillon de réserve parti pour le Valais rentre demain. Ainsi voilà nos vieux revenus. Ils n'ont pas été malheureux; ils menaient une joyeuse vie: du bon vin à deux batz le pot, et tous les jours des voiturées de femmes qui allaient faire visite à leurs maris. Dieu sait tout ce qu'ils auront à raconter de leurs prouesses! Comme les volontaires! Il y a de quoi mourir de rire à les entendre. Des huit jours qu'ils ont été en campagne, ils ont eu faim, soif et sommeil; ils ont désarmé la Haute-Gruyère; ils ont fait prisonniers deux landsturms et pris ce gendarme Freitag qui a tué un batelier sur le lac de Morat; bien entendu qu'il a été vendu, sans cela ils ne l'auraient pas eu.

M. le préfet a dit que vos sapeurs seront licenciés. Dieu le veuille! Ton pauvre Baudet en a aussi assez de la guerre.

Le *Nouvelliste* de vendredi publie un long détail de votre entrée à Fribourg, de la délivrance des prisonniers politiques, de la belle musique vaudoise, du Ranz des vaches, de la Marseillaise et de tant d'autres choses.

On doit avoir fait hier le sabbat aux mormons. Je n'ai rien vu, car j'ai passé toute ma journée

FEUILLET DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

1

La dernière leçon du professeur Clasius.

NOUVELLE PAR AUG. BLONDEL

I

Le savant professeur Clasius se leva pour prendre un livre dans sa bibliothèque. De son pas lent et mesuré il se dirigea vers un in-folio relié en peau de truie, qui pouvait bien être un *Corpus juris*. Il essaya méthodiquement quelques grains de la poussière imaginaire qui recouvraient l'in-folio, fixa méthodiquement aussi ses lunettes sur son nez, et se remit à son grand ouvrage de droit romain, digne couronnement de sa longue carrière universitaire.

L'on n'entendit bientôt plus dans la chambre que le grattement de la plume d'oie, et le bourdonnement d'une mouche fourvoyée dans cette docte retraite et qui se précipitait contre la vitre, épriée de soleil et de grand air. Mouche indiscrète et malavisée en vérité! car rien ici ne saurait la re-

au lit, bien souffrante et bien malheureuse. Toutes ces émotions me tuent.

Je ne sais plus que te dire. Ecris-moi quand tu reviens, je tuerai la poule.

Nous avons eu un peu de neige samedi.
Adieu, mon fils.

Ta mère.

Ayant appris que son fils avait été puni pour une peccadille, l'excelente mère ajoute dans un *post-scriptum*:

Tâche, mon fils, de ne pas te faire mettre aux arrêts; ce n'est pas un exemple pour tes soldats.

(A suivre.)

Bien oui, c'est vrai! — Une mégère toise un pauvre hère qui est venu frapper à sa porte:

— Comment! vous avez le toupet de mendier! mais vous avez bu!

— En bien, oui, madame, j'ai bu un verre, autrement j'aurais jamais eu le courage de vous demander un petit secours.

Résignation. — Pensée d'une vieille fille: « Les hommes sont vraiment des êtres détestables, mais il faut bien, hélas! que les femmes se résignent à les supporter, tant qu'elles n'auront pas trouvé mieux. »

L'ami fidèle. — Mon cher François, disait Chose à l'un de ses amis, quand je serai marié, tu viendras tout de même me voir le plus que tu pourras.

— Quelle question! Est-ce qu'on abandonne ses amis dans le malheur?

LES VIEUX GUIDES

A mon ami, M. Jean Moillet, le doyen des guides des Ormonts.

Ce sont des hommes forts; leurs peaux se sont tannées à l'air vif des sommets pendant cinquante années; leurs membres sont noueux, leurs corps sont rabougris, un soleil éternel éclaire leurs yeux gris. Et dans ces yeux on lit le passé d'une vie faite de libertés, et dont la seule envie fut de monter sur l'Alpe, avec un cœur pieux, cherchant à la connaître afin de l'aimer mieux. Oh! ces yeux de vieillards, où l'Alpe a mis sa marque, et qui ne clignent pas en face d'un monarque qu'on appelle Weishorn, ou Dent-Blanche, ou Cervin! Ces yeux, on passe encore, en un reflet divin, le mirage lointain des horizons sans bornes, où l'on peut discerner des Tours, des Dents, des Cornes, des dômes blancs de neige, et des rocs couverts d'or, et puis, bien au-delà, de nouveaux cieux encor! N'ont-ils pas constaté, ces yeux clairs de stylite, que les cieux sont très grands, et la terre petite? Pour eux seuls le soleil a rougi le glacier

tenir: rideaux foncés et tenture sombre, et sur la table de travail où un folâtre rayon de soleil se permet de badiner, rien que des papiers entassés, des brochures et des livres.

Contre les murs, de massives bibliothèques de chêne, et des portraits au cadre noir: nobles magistrats à la perruque poudrée contemplant cette salle où presque rien depuis eux n'a changé. Sur la haute cheminée deux coupes en marbre, austères et froides comme le propriétaire du logis; entre les coupes une pendule orne le fronton d'un temple grec, mais depuis longtemps elle a arrêté son joyeux tic tac et le timbre éclatant de sa sonnerie, et le silence s'est fait autour du vieux savant.

Aussi bien n'est-on pas dit à le voir qu'on avait devant soi l'un de ces portraits échappé à son cadre? tant sa figure était impassible et rigide, tant son regard était immobile sous le verre de ses lunettes.

Sa vie s'accomplissait avec une régularité automatique. Trois fois par semaine, le matin, à dix heures moins un quart, le professeur Clasius apparaissait sur le seuil de sa maison, allant donner son cours à l'université. Irréprochable dans sa tenue, il allait d'un pas lent et compassé, secouant sur son jabot quelques grains invisibles de tabac d'Espagne. Il savait d'avance qu'il aurait à recevoir un certain nombre de saluts respectueux, et il les rendait en gentilhomme accompli. Son cours achevé, il rentrait chez lui par les boulevards extérieurs et faisait le tour des fortifications.

Sur lequel se plantaient les piolets d'acier.

Quand les guides, grimpant à quelque cheminée, cherchaient un point d'appui sur un faible support, leurs yeux n'ont-ils pas vu, sous la roche minée, le rire décharné du spectre de la Mort?

Mais ils voulaient encore allonger leur histoire et joindre aux vieux exploits leur nouvelle victoire: Car, au sommet des monts, où le bonheur attend, ils embrassaient l'espace et défaisaient le temps.

CHAMPÉDRY.

*

La morgue du Grand Saint-Bernard.

Un jour, au Saint-Bernard, un photographe impie

Pénétra dans la Morgue où l'on met les « transis »: Des corps étaient debout, d'autres étaient assis, et tels encor prenaient une pose accroupie. Formant un groupement à nul autre pareil. Notre amateur monte alors son appareil, puis il s'adresse aux morts, et, par vieille habitude, les invite à changer un-peu d'attitude: « Là! c'est bien... souriez!... montrez mieux le fémur! N'ayez pas l'air de gens qu'on met au pied du mur! Plus gais! messieurs, plus gais!... songez à votre veuve... Je commence: un, deux, trois... vite, encore une épreuve... » Dès lors, pour le bonheur des sorts au goût pervers, on expose ces corps rongés par les hivers, et chez les épiciers la mort hideuse étaie. Son rire décharné sur la carte postale.

CHAMPÉDRY.

La reveintzé d'au biau-père.

OU gros Pierrou, apri avâ mariâ ses duvés felliés avoué lau cinquante millé francs et dei créancés dein lau fordâs, s'étaï rëteri dei z'affaires. Mâ coumein l'appétit vint ein medzeint, lei doo biaux fe vollihavan s'empârâ dé tota la fortouna d'au biau-père. Por cein, s'entendirav avoué laus fennés por fère signi au gros Pierrou la donachon dé ti ses bins. Apri dei balle parolâs et des prômesses, Pierrou finit per conseinti à ça cession. Mâ, hélas! quoqués senannés apri, lei préveneince qu'on avai ju por li coummeinciran à diminuâ, dévint dé traô; on lâi ôtavé lou pan dè la botze et on lei fit cheintri que l'etaï dzéneint. Lou pourrou Pierrou l'a prai les tsouzas lou mi que l'a pu, tot ein chondzeint que vollihavé bailli à ses biaux fe la leçon que méretavan.

Apri avâ bin ruminâ, trova on banquier avoué co lâi fê dei z'affaires dein lou temps et à qui l'avai contâ ses misérés.

— Mê prétairi vo quiense ceints pîces por on dzo? que lui démandé lou gros Pierrou.

— Bin su, l'ami, pas piré por on dzo, mâ por plie granteimpes se vo vollihavé.

— Na, piré por on dzo; einvouy m'ê cliau quiense ceints pîces déman matin en catzon; et, quand sari à dinâ avoué mes dzeins, ion dé

Le dimanche après-midi il rendait visite à sa sœur, la comtesse de Bergues, et en revenant il passait au *Cercle des Maronniers* pour parcourir les journaux. Cette unique visite du dimanche constituait toute la vie sociale du professeur. Pour lui le monde extérieur n'existe pas, et pourvu qu'Anselme, son factorum, son valet de chambre et son intendant, lui servit son potage à l'heure réglementaire, et qu'il eût sous la main ses auteurs favoris, toutes choses lui semblaient cheminer à merveille...

Et pourtant, le dimanche 14 janvier 18..., comme il revenait de chez la comtesse de Bergues, on remarqua un fait étrange, dont on parla dans la ville... Le professeur Clasius n'était point entré au *Cercle des Maronniers*.

Qu'aurait-on dit, si on l'avait vu prendre comme d'habitude le volumineux *Corpus juris* dans sa bibliothèque, l'essuyer avec précaution comme d'habitude aussi, mais, changement inexplicable et mystérieux, oublier de l'ouvrir, oublier de fixer ses lunettes, oublier de se rasseoir pour travailler... et rester debout, l'œil fixe, au milieu de sa chambre, son in-folio sous le bras!

II

Sur le fronton d'une maison de la vieille ville, on lit en caractères flamboyants neufs cette inscription: *Œuvre des jeunes poitrinaires*. C'est un ancien

voutron commis veindrai mé récliammâ ça somma, coummeint se vò vollhiavé mé l'eim-prontâ.

— Ein reiglié, que dit lou banquier, que l'avai comprai l'affairé, sein que Pierrou l'ai iossé fé signou avoué on van.

Lou leindéman, lou gros Pierrou einvité ses dou biaux fe à dinâ; vignant avoué lou fennés, on bocon eimbétâ de sé dereindzi por on hom-mou que l'avant rinâ.

Ao métai d'au dinâ vouaïque on gratta papai, coummeint par hasard, que vint démandâ lou gros Pierrou et que lai dit :

— Viniou por les quienzé ceints pîces que vò z'ai promet dè prétâ à mon maîtrou.

— C'est que ie su ein compagni, que fâ lou gros Pierrou et n'ai pas lou temps ôra de m'occupâ d'afférés, dites à me n'ami lou banquier que revinié déman et lai prêteri lou drobilia, se vao.

— C'est que mon maîtrou sé recoumandé à vo por lai fêre ci servîcou tot dé suite, que dit lou gratta papai, cein pris, dein on n' hora saret tra.

Alô lou gros Pierrou va à son garderobe et baillé les quienzé ceints pîces au commis d'au banquié ein lâi deseint :

— Té, me n'ami, et dis à ton maîtrou que l'est bon por sti iadzou, mâ qu'on autre coup, se vaut m'eimprontâ dé l'ardzeint, ne faut pas que vinié m'eimbétâ quand dinou avoué mes proutzes.

Vos arai faillu vêré les menés que fasan les biaux fe et lau fennés; lou gros Pierrou, li, ne fasai pas seimblian dé rein.

— Biau père, que lai dit tot d'on coup ion dei bio fe, craiou que voutra tsambra l'é humida por onna persona dé voutron adzou, vénidé tsi no, on vo soignera bin.

— Bravou père-grand, que dit l'autrou, voutron vin n'est pas prou bin, vu vo einvouï on petit bossaton d'onna fina gotta.

Et tsacon d'offri cosse et cein, dé derè qu'on amavé tant ci bravou biau père.

Du sti dzo, lou gros Pierrou fut soigné et dorlotté coummeint on pu ein pâta per ses crouïous einseints.

Quand vint maladou, on l'a bin soigné et coummeint vollhiavé allâ tserdzi lou notairou por lei faire à fairé on bet dè testameint, dit à ses feliés que l'étai dza fê, dé piré apporté onna caissetta ein fê que catzivé soigneusameint dein son garderobe du lou fameux dinâ. La caissetta avai trai serraillés avoué trai clia; lou zdudzou ein avai ienne et lei dou biaux fe lei duvés autrés.

hôtel, avec son escalier monumental, ses balcons en fer forgé, qui a été converti en hôpital grâce à la munificence de la comtesse de Bergues; et c'est elle dont on voit passer et repasser la silhouette derrière les hautes fenêtres.

Dès le matin elle arrive pour surveiller ses chers malades; elle court de ci, de là, ouvrant ou fermant les rideaux des lits, donnant des ordres, distribuant les remèdes, assistant à la visite du médecin, toujours en mouvement, toujours remuant sous ses longs habits de deuil. A peine, à midi, prend-elle le temps de se mettre à table, de jeter un regard sur sa petite fille, Nini, qui n'a besoin, elle, ni de son temps ni de son argent; et la voilà repartie pour le comité de l'établissement des orphelines, dont elle est dame patronesse.

C'est ainsi qu'elle s'est consolée de la mort de son mari; elle ne s'appartient plus, elle s'est tout entière donnée aux pauvres, aux affligés, aux déshérités. Il n'est plage lointaine où elle n'envoie des vêtements et des subsides, il n'est liste d'œuvres charitables où elle ne figure au premier rang. Aussi son existence se passe dans une fièvre continue, sans qu'elle songe à se préoccuper de cette humble et fraîche petite fleur qui s'entr'ouvre à ses côtés, et qui s'épanouirait plus fraîche encore aux rayons du soleil, au sourire de sa mère.

Or Nini devient grande personne, elle a huit ans révolus, et Mme Steable, son institutrice anglaise, lui semble tous les jours plus maigre, plus sèche,

— Mes eïfants, que lau fâ lou gros Pierrou, ne mè plliaura pas trau, cheinto que vê mûri, vò remachou dé voutrés bons soins, dès que sari mò, vò porrai ovri la caissetta; et pu lou gros Pierrou l'a fê onna granta ranquemallaia, pu l'a été fini.

On l'ai a fê on bi einterremeint et les bio fe sé san dépatz dé rétorñâ à l'hotto por ovri la caisse per devant témoins. Sédé vo quâ lai avai dedein? On lei a trovâ dou au trai kilos dé villhié ferraille et on gros dordon avoué on papai timbrâ que l'ai avai écrit déchu :

« Mâ, Pierrou Daubin, sain dè corps et d'esprit, léguo qâ bâton (tôt cein que mes biaux fe m'an laissi) por qu'on bailla onna bouna chlagâ à l'imbécilou que l'arai lou malheu dé sévèti devant d'allâ cutzi.

Lei témoins s'écliaffavant dé rirè et lei dou biaux fe étant penauds. Lai avai déqué et l'étai bin fê.

Por onna bouna leçon, ein étaï ienna.

MÉRINE.

VERS LA LIBERTÉ!

Voici la suite des éphémérides historiques du mois de janvier 1798, mois de l'émancipation vaudoise.

1798

11 janvier. — La commune de Penthâlaz a refusé le serment et a envoyé à Berne sa pétition, couverte dè cinquante-sept signatures.

12 janvier. — Le comité des pétitionnaires ouvre ses séances à Lausanne. D'autres comités se forment dans le canton.

13 janvier. — LL. EE. envoient aux baillis une proclamation qui promet l'*indulgence aux sujets égarés*, et appelle les Vaudois aux armes pour défendre Berne.

14 janvier. — La nouvelle parvient à Lausanne que Berne mobilise ses troupes et que le baron d'Erlach est revêtu de pouvoirs illimités comme haut commandant du Pays de Vaud.

Grande émotion.

15 janvier. — Les représentants de la dîète d'Aarau arrivent à Lausanne en mission pacifatrice.

16 janvier. — Le baron d'Erlach ayant refusé le commandement des troupes, le colonel de Weiss, bailli de Moudon, le remplace avec grade de général.

18 janvier. — Les députés appelés à Lausanne par le Comité central pour former la première assemblée représentative commencent à arriver.

19 janvier. — Incapables de rétablir l'ordre, les commissaires fédéraux font leurs adieux aux habitants de Lausanne.

20 janvier. — Le Comité de Réunion est informé que les troupes bernoises marchent sur Avenches et le Pays de Vaud.

plus anguleuse tant au moral qu'au physique. Elle a des tristesses, Nini; elle reste pensive au milieu de ses livres et de ses jouets.

Et pourtant, dans la ville, il n'est guère de jardin plus beau que celui où elle prend ses ébats; il n'est guère de petites filles qui ait de plus jolies robes et de plus jolis chapeaux. Mais songez que Nini fait tous les jours la même promenade aux même heures, et qu'il s'agit de se tenir bien droite et bien digne à côté de la raide et digne miss Steable; songez que tout est réglé, fixé d'avance, que Nini fera de l'allemand à telle heure, du piano à telle autre heure, et qu'elle n'a guère d'amies de son âge avec qui s'amuser et jaser à cœur joie.

A midi elle entrevoit sa mère, qui s'assied à peine quelques minutes, occupée de ce qu'elle a vu le matin, et se préparant aux séances auxquelles elle va assister. Elle s'informe auprès de miss de la santé de Nini, l'embrasse en passant et sort comme une bombe. Et lorsque vient la nuit, et que dans la grande salle à manger lambrissée de chêne, Nini se retrouve avec sa mère pour le repas du soir, elle se sent perdue, isolée, et il lui prend des envies de pleurer. Qu'est-ce qu'elle a donc la mignonne fillette ?

Elle salon à peine éclairé par une seule lampe, n'a pas un aspect plus rassurant: Nini se tient bien droite sur sa chaise, à lire, ou à écouter les longs récits de sa mère à sa gouvernante. Le bâillement la gagne. Comme l'heure est lente, lente à

21 janvier. — Les membres du Comité central des délégués de la magistrature des villes et des communautés se réunissent à Lausanne, sous la présidence du citoyen Monod, de Morges, et se constituent sous le nom d'*Assemblée des délégués des villes et des communes du Pays de Vaud, réunis en vertu des pouvoirs à eux conférés par leurs commettants*.

22 janvier. — Le Comité de surveillance de Vevay ayant interrogé le bailli au sujet d'une concentration de troupes à Aigle, celui-ci prétexe la crainte d'une invasion française.

23 janvier. — Nouvelle proclamation du général de Weiss établissant une police d'ordre dans chaque commune, mettant hors la loi « tout distributeur d'imprimés calomnieux et pamphlets incendiaires », et annonçant que les troupes sont à la porte et enterreront au premier signal.

Le grand jour.

24 janvier. — Dans la nuit du 23 au 24 janvier, le Comité de Réunion proclame la République lémanique et adopte comme emblème la couleur verte qui, dès le 24 au matin, est portée par tous, en cocarde, au chapeau, à la boutonnierre. Enthousiasme indescriptible. Un drapeau vert est arboré aux fenêtres du Cercle des jeunes Négociants (Palud). Il porte les mots : RÉPUBLIQUE LÉMANIQUE. — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

...Un drapeau couleur d'espérance,
Le drapeau de la liberté !

H. WARNERY.

Le Théâtre nous donne demain, dimanche, deux spectacles des plus intéressants et dont feront bien de profiter les personnes qui n'ont pas encore entendu la Dame de chez Maxim's. Cette pièce, amusante au possible, nous l'avons déjà dit, figure aux programmes de la matinée et de la soirée de demain, pour la dernière fois, irrévocablement. Le soir, le spectacle commencera par Le Flibustier, une pièce remarquable, en vers, de Jean Richépin.

Faut pas s'y fier ! tel est donc le titre de la Revue dont le Kursaal, nous donnera, mercredi, la première représentation. On sait le succès habituel des revues montées par M. Tapie. Celle de cette année est des mêmes auteurs que les précédentes. Décor et costumes splendides. Interprètes hors pair; corps de ballet éblouissant. 1^{er} acte, « Sur le lac »; 2^o acte, « A la Caroline »; 3^o acte, « Le Casino de Montbenon ». D'ailleurs, nous y reviendrons.

Le Théâtre du Peuple a joué vendredi avec grand succès, comme toujours, une pièce qui, à côté de ses propres mérites, a celui d'avoir été longtemps interdite en France. Il n'en faut pas plus pour que tout le monde veuille la voir. Nous parlons de La fille Elisa, drame judiciaire en 3 actes, tiré du roman de Edm. de Goncourt. Avec cela, au programme, Le Duel, de Lavedan.

s'écouler : « Cette enfant a l'air fatigué, dit tout à coup Mme de Bergues, c'est le moment d'aller dormir, Hélène... Que Dieu vous garde... » Un baiser ni bien tendre, ni bien long, et Nini rentre dans sa chambre...

Et c'est ainsi que les journées s'écoulent uniformes, et la fillette devient plus sérieuse et plus pensive. Un soir que, chose rare, elle avait diné chez une de ses cousines, le dîner terminé, elle avait vu les enfants monter sur les genoux de leurs parents, leur faire mille caresses, leur donner mille baisers aussitôt rendus... Ce soir-là elle comprit ce qui lui manquait...

Oh ! comme elle aurait voulu, elle aussi, entourer de ses bras le cou de sa mère, et lui dire qu'elle l'aimait, qu'elle l'aimait, le lui répéter à satiété. Cela devait être si bon, si doux, cette étreinte!... Aussi que de timides insinuations aux confidences, que de caresses ébauchées et arrêtées par un regard, par une intonation de voix indifférente ou distraite. Il y avait des jours où Nini rêvait d'être une pauvre poitrinaire, sans soutien, sans argent : peut-être qu'alors sa mère s'occuperait d'elle et la choyerait, comme elle choyait les heureuses malades dé l'asile...

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.